

RICARDO MURATORIO*

Le passage de l'atelier textile à l'industrie et le rôle de la production textile dans l'économie de la Sierra au XIX^e siècle

Si la production des ateliers textiles de l'époque coloniale dans l'Audiencia de Quito a fait l'objet de nombreuses recherches, on ne peut pas en dire autant du rôle joué par celle du XIX^e siècle dans la vie économique de la Sierra. C'est aller un peu vite que de parler à son propos d'économie précapitaliste : si telle est effectivement la tendance de l'hacienda de certaines régions ou provinces, on ne peut généraliser le phénomène et l'appliquer à toute la Sierra.

Des travaux entrepris en 1982 sur l'économie textile de la Sierra, se dégage l'idée que Quito et les régions du Nord connaissent, à partir des années trente du XIX^e siècle, une dynamique économique dans laquelle le textile entre pour une bonne part et à laquelle les *hacendados* non-rentiers impriment des orientations de chefs d'entreprise modernes.

Cet article analyse des données précises, centrées exclusivement sur le cas des fabriques de textiles de laine de la famille Jijon¹. Les grandes lignes de la discussion sont les suivantes :

1. les conditions dont on a tenu compte pour installer ces fabriques, en cherchant à savoir quel type de technologie a été importé et quels ont été les investissements de départ ;
2. l'organisation de la production et sa diversification progressive, et le rôle qu'y ont joué les conditions du marché intérieur et la concurrence des toiles d'importation ;
3. les investissements successifs tout au long de la période étudiée (1840-1890), et en quoi ils ont contribué au développement de ces entreprises.

(*) Département d'Anthropologie et Sociologie de l'Université de Colombie Britannique. Vancouver - Canada - Professeur-chercheur associé de la FLACSO - Quito, Equateur.

1. Les données utilisées ici proviennent de la correspondance de Don José Manuel Jijon y Carrion, de Manuel Jijon Larrea et de divers livres comptables de leurs entreprises.

A partir du cas particulier de la famille Jijon, nous tenterons d'élargir notre propos aux conditions générales de la production et du marché du textile dans la Sierra de Quito durant la période de transition qui voit le passage de l'atelier textile à l'industrie, et de préciser le rôle joué par l'industrie textile dans l'économie du siècle dernier. De plus, nous tenons là l'occasion de montrer comment un *hacendado* non-rentier réussit à intégrer la production industrielle à celle de ses haciendas, à l'agro-industrie et à l'agro-exportation, et donc à diriger ses affaires d'une façon résolument moderne.

I. CONDITIONS INITIALES : IMPORTATION DE TECHNOLOGIE ET ORGANISATION DE LA PRODUCTION A PEGUCHE

En 1837, Don José Manuel Jijon y Carrion, qui avait hérité de son père Don Francisco Jijon y Chiriboga des haciendas et des biens pour une valeur de 64 086 pesos², entreprend un voyage de trois ans en Europe.

Sur le continent, où il passe la majeure partie de son temps, il se consacre à l'étude de certains aspects de la fabrication textile et de l'agriculture. Après avoir visité de nombreuses fabriques textiles, des fabriques de matériel textile et agricole, il se rend compte que, pour installer une fabrique textile en Equateur, les équipements les plus adaptés sont ceux du coton³. Il décide néanmoins d'acheter en France des machines pour les textiles de laine dans l'idée « d'améliorer les ateliers pour sortir du marasme qui sévit depuis la découverte du passage par le Cap Horn »⁴.

Pour bien comprendre un tel choix, il faut se remémorer les conditions de la fabrication textile dans la Sierra pendant les premières décennies du XIX^e siècle. La décision de Jijon y Carrion d'acheter du matériel pour la fabrication de textiles de coton fut motivée, en partie, par l'abondance de cette matière première en Equateur, d'où la possibilité de produire des toiles qui, étant meilleur marché que les textiles de laine, permettaient d'élargir le marché. Si les textiles de laine répondaient à une demande assez limitée, celle de la Sierra, ceux de coton, en revanche, pouvaient être écoulés non seulement dans la Sierra, mais encore sur la côte et dans les régions de l'Est. Ce n'est pas un hasard si la première fabrique textile de l'Equateur fut celle installée par le Colonel Aguirre en 1832, avec une technologie importée d'Europe, dans son hacienda de El Valle de los Chillos, afin d'y produire du fil et des toiles de coton, fabrique qui semble

2. Sauf mention de « pesos forts », tous les chiffres indiqués le sont en « pesos faibles », c'est-à-dire des pesos de huit réaux jusqu'en 1884, époque à laquelle fut mis en circulation le peso de 100 centavos.

3. Lettre de José Manuel Jijon y Carrion à Francisco Marcos, octobre 1840.

4. *Ibid.*

avoir périclité après 1860⁵. En second lieu, la raison avancée par Jijon y Carrion pour l'achat de machines pour travailler la laine est que la mécanisation de la production permettrait de sortir de la crise que connaissaient les ateliers textiles en captant tout un secteur de la demande pour les tissus de laine. Il est indéniable qu'en faisant cet investissement, Jijon y Carrion savait pouvoir compter sur une main-d'oeuvre abondante et peu chère, et sur une matière première suffisante. L'industrialisation de la production permettrait, d'une part, d'accroître la productivité de cette main-d'oeuvre et, d'autre part, d'utiliser plus économiquement et plus efficacement la matière première que ne le faisaient les méthodes artisanales, ce qui ne pouvait que contribuer à la reproduction de son capital.

Les équipements qu'il acheta à Elbeuf, l'un des plus gros centres de l'industrie textile en France au XIX^e siècle, furent des machines « pour ouvrir la laine, la carder et la filer, ainsi que pour carder, raser, brosser et presser les tissus qui, après cette série d'opérations, prennent le nom de draps ».

Outre ces machines, il acheta en Europe six charrues différentes, une herse, une machine pour laver et calibrer les grains suivant le poids, et toute une série de livres sur les techniques agricoles, ce qui laisse supposer qu'il était également intéressé par la mécanisation d'une partie de la production de ses haciendas⁶.

Pour ce faire, Jijon y Carrion, contracta à Paris, en 1839, un crédit de 23.783 francs qui, selon lui, représentaient, à l'époque, l'équivalent de 1.125 livres sterling. Avant de regagner l'Equateur, il engagea à Elbeuf un technicien machiniste et un technicien du textile qui seraient chargés de monter les machines et de superviser la production du fil et des toiles. Il décida d'importer ultérieurement du Chili l'outillage et les pièces qui, en raison de leur volume ou de leur poids, ne pouvaient être embarqués en Europe. C'est ainsi qu'entre 1840 et 1846, il acheta des essieux de fer et du bronze au Chili, du fil de fer au Pérou, de l'acier, de l'étain, des chapes de zinc et de bois dans d'autres régions que les textes ne nomment pas. Le montant de ces achats atteignit 3 804 pesos plus 886 pesos pour le transport. L'importation de l'indigo lui revint à 3 485 pesos, et le frêt entre la France et l'Equateur à 3 115 pesos.

A son retour en Equateur en 1840, Jijon y Carrion pensait acheter une hacienda au voisinage de Riobamba pour y installer sa fabrique, autrement dit dans une région d'élevage, ce qui lui aurait permis de réduire les dépenses de transport de la matière première et donc les coûts à la production.

Par la même occasion, une telle localisation géographique lui permettait de réduire les frais du transport des machines, de l'outillage et des matériaux qu'il avait dû et qu'il continuerait d'importer. Malheureusement, il ne put trouver,

5. A propos de la fabrique des Aguirre, voir José Le Gouhir y Rodas, *Histoire de la République d'Equateur*, Quito, Imprimerie del Clero, 1930, cité par Enrique Ayala dans « Lutte Politique et Origine des Partis en Equateur », Quito, Corporacion Editora Nacional, 1982, p. 42.

6. Cette volonté de moderniser les techniques agricoles contraste avec la situation des haciendas de la province de Leon au XIX^e siècle, décrite par Manuel Chiriboga qui écrivait que : « le seul outil dont on dispose est certainement la charrue tirée par des boeufs ». *Journaliers et grandes propriétés terriennes pendant 135 années d'exportation cacaotière (1790-1825)*. Quito, Conseil Provincial de Pichincha, p. 76.

dans la région de Riobamba, d'hacienda disposant de suffisamment d'eau pour les opérations de lavage des laines, des toiles et des teintures, ni de la pente nécessaire au fonctionnement de la roue hydraulique qui fournissait la force hydromotrice. Il décida alors d'acheter à José Modesto Larrea y Carrion l'hacienda de Peguche qui, en plus de toutes ces conditions, offrait l'avantage d'être contiguë à celle qu'il possédait déjà à Otavalo. Le prix d'achat de l'hacienda de Peguche fut de 12 000 pesos, payables en dix-huit mois avec un intérêt de 6 %. La même année, les machines commencèrent d'arriver à Peguche et la production de fil et de toiles démarra immédiatement après leur installation.

La mécanisation de la production de fil avant les procédés de fabrication des toiles n'a rien d'étonnant. En effet, si l'on regarde toute l'histoire du textile jusqu'à l'invention des machines de filage par J. Hargreaves en 1764 et par R. Arkwright en 1769, on s'aperçoit que le problème critique fut toujours celui du temps nécessaire, et par conséquent celui de la quantité de main-d'oeuvre dont on avait besoin pour produire manuellement une quantité de fil suffisante pour alimenter les métiers à tisser, même lorsqu'il s'agissait de métiers manuels. Dès 1785 et 1786, soit vingt ans après l'invention des machines de filage, apparaissent les premiers métiers mécaniques inventés par Cartwright.

Cet intervalle de vingt ans entre l'invention des deux types de machines tient au fait que la mécanisation de la production du fil devait nécessairement précéder celle du filage. Le problème est bien illustré en Equateur par les deux exemples suivants. En 1750, l'atelier textile des Jésuites de Chillós comptait 152 fileuses et 26 métiers, donc presque 6 fileuses pour alimenter chaque métier à tisser⁷. Deux siècles plus tard, en 1956, Anibal Buitron, cherchant la possibilité de techniciser la production textile d'un groupe d'indigènes à Otavalo, s'aperçut que l'obstacle majeur à la modernisation de cette production était précisément le processus de filature. Le même Buitron rapporte que ce groupe d'indigènes produisait manuellement un fil qui « n'était pas assez fin ni uniforme pour améliorer la qualité et l'apparence de la toile » ; de plus, huit heures de travail étaient nécessaires pour transformer manuellement une livre de laine en un fil de qualité moyenne⁸. Par conséquent, la décision de Jijon y Carrion de commencer par la mécanisation du cardage et de la filature, suivie par le tissage et la teinture manuels, fut, d'un point de vue économique et technique, une décision *rationnelle*⁹. C'est ce qui lui permit, dans un premier temps, de produire les mêmes toiles de laine que celles des ateliers textiles (flanelles, grosses toiles et draps),

-
7. Sur l'équipement de cet atelier textile, voir Nicholas P. Cushner, *Farm et Factory. Les Jésuites et le développement du capitalisme agricole dans le Quito colonial 1600-1767*. Albany, State University of New York Press, 1982, p. 106.
 8. Anibal Buitron. « La technicisation de l'industrie textile manuelle des indiens en Equateur » ; Université Autonome de Mexico. Société Mexicaine d'Anthropologie, *Etudes Anthropologiques publiées en hommage au Dr. Manuel Gamio*, Mexico. 1956, pp. 291-292.
 9. Nous utilisons ici le terme « rationnel » dans le sens que lui donne Max Weber quand il se réfère à un type d'action rationnelle substantielle, c'est-à-dire un type d'action sociale dans lequel l'acteur finit par adopter les moyens les plus efficaces pour atteindre un but déterminé, sans autre considération ... (fin de ligne manquante).

mais qu'une qualité supérieure à celles que l'on continuait à fabriquer à la main dans les haciendas et dans les ateliers artisanaux de la Sierra.

Dès le début de sa production, Peguche trouva un débouché pour ce type de toiles, dont les prix de vente, entre 1840 et 1846, montrent bien qu'elles répondaient à la demande d'une clientèle aux revenus très diversifiés. A Peguche, le prix unitaire de vente le plus élevé était celui du drap bleu qui, en 1845, se vendait 14 réaux l'aune ; venaient ensuite la flanelle bleue à 5 réaux l'aune en 1842, la grosse toile à 3 réaux l'aune et la flanelle à 2,1/4 réaux l'aune en 1846. A cette époque, l'un de ses plus gros clients était le gouvernement, qui achetait des draps et des flanelles bleus pour les uniformes de l'armée. En 1842, le total des ventes au gouvernement se montait à 4 121 pesos, ce qui, au prix moyen du drap et de la flanelle, représentait 3 700 aunes de tissu¹⁰. Les ventes au gouvernement se poursuivirent les années suivantes, pendant lesquelles commencèrent également celles aux congrégations religieuses pour leurs habits et les uniformes des élèves de leurs collèges. Le gouvernement et les congrégations religieuses constituaient exactement la clientèle type pour le genre de tissus produits par Peguche, c'est-à-dire un produit moins cher que les produits d'importation mais d'une qualité supérieure aux tissus fabriqués de manière artisanale, et que seule une fabrique pouvait fournir en grandes quantités dans un délai relativement court. Draps, flanelles, grosse toile, etc, étaient également vendus à une clientèle particulière, quoiqu'en moins grande quantité, à Quito et Imbabura, où se tint, jusqu'à la fin des années 1860, le marché de la production de Peguche.

Après avoir passé en revue les débuts de cette industrie, le type de technologie importée, l'organisation du processus de production, la forme de la production et ses débouchés, il nous faut maintenant replacer Peguche dans le contexte des manufactures textiles de la Sierra. Nous aurons déjà une approximation de la position occupée par la fabrique en regardant d'abord quel pourcentage de la production totale de laine de la Sierra était consommé à Peguche. Entre 1840 et 1846, la fabrique a consommé une moyenne annuelle de 1 465 arrobes (= 11,502 kg) de laine, provenant en majorité de Riobamba et Guaranda, ce qui ne représente que 2,4 % des 60 000 arrobes produites chaque année dans la Sierra¹¹. Par conséquent, il est hors de doute qu'il existait à l'époque dans la Sierra un nombre important d'unités de production tournées vers la fabrication de textiles de laine, qui consommaient annuellement les 97,6 % de laine restants. Si nous sommes mal renseignés sur le volume produit par les ateliers textiles des haciendas, nous disposons, en revanche, d'une autre donnée très significative.

Dans ses impressions sur l'Equateur au début des années cinquante du XIX^e siècle, le diplomate brésilien Miguel Maria Lisboa mentionne la place importante que tenait la production textile dans le pays. Il ne cite qu'une seule fabrique utilisant une technologie d'importation, celle de Tilipulo, et ajoute que « toutes

10. Comme nous n'avions pas de données précises sur les quantités de chacun de ces deux types de tissus vendus au gouvernement, nous avons fait une moyenne des prix du drap et de la flanelle pour donner une idée approximative du volume de cette vente.

11. Le chiffre de 60 000 arrobes de laine annuelles est celui de Jijon y Carrion dans une lettre à Vicente Ramon Roca, datant de 1846.

les autres sont de taille réduite et pour ainsi dire domestiques, qu'on les trouve surtout dans la province d'Imbabura et spécialement dans la population de Cotacachi »¹². Nous n'avons trouvé aucune autre allusion à cette importation de technologie pour une fabrique à Tilipulo et, si nous ignorons la raison pour laquelle le diplomate passa Peguche sous silence, nous pouvons néanmoins tirer de son commentaire deux conclusions quant à la consommation de laine.

1. Il est clair que, jusqu'à la fin des années 1840, la majorité de la laine produite sortait des ateliers artisanaux, semblables aux nombreux petits ateliers textiles de la colonisation dont la production était orientée vers le marché, comme l'est actuellement celle des ateliers artisanaux d'Imbabura. Il serait donc erroné de croire que les produits sortant des ateliers textiles des haciendas au siècle dernier et les importations de tissus détruisirent la production artisanale. En outre, une telle consommation de matière première et l'orientation vers le marché d'un aussi grand nombre d'ateliers, signifient bien que cette production artisanale ne pouvait pas être une « petite production de marchandises », dans la mesure où elle n'était pas simplement la production d'un minimum excédentaire par rapport aux besoins personnels des producteurs.
2. Nous avons vu que Peguche ne consommait que 2,4 % de toute la laine produite dans la Sierra ; elle pouvait donc faire concurrence aux autres manufactures de laine d'Imbabura, en conquérant un secteur du marché de Quito et des régions du Nord. D'autre part, la production de centres textiles comme Guano, Latacunga et Pujili, semble avoir chuté dans les années 1840 puisqu'à leur propos, Le Gouhir et Rodas disent « qu'elles ont encore végété jusqu'à la période d'Urbina (1851-1855) »¹³.

II. LES ANNÉES 1850 ET 1860 : NOUVEAUX INVESTISSEMENTS ET LA FABRIQUE DE CHILLOS

En 1851 tous les équipements de Peguche pour la fabrication du fil sont transportés à l'hacienda de Santa Rosa de Chillos.

Dans une lettre de 1854 à un technicien français qu'il désirait engager comme directeur technique, Jijon y Carrion donne une description de cette nouvelle installation et donne les renseignements suivants. On transporta de Peguche à Chillos les équipements suivants : la batterie, un loup (?), trois cardeuses et trois machines de filage. Ces machines étaient activées par une roue hydraulique de cinq mètres de diamètre et une transmission par bandes de cuir aux essieux de chacune d'elles. On produisait entre 80 et 100 livres de fil chaque jour, qui était envoyé à Peguche où on le tissait sur des métiers manuels. La

12. Miguel Maria Lisboa. « Quito. Aspect matériel, population en 1853 », dans Eliecer Enriquez « Quito à travers les siècles », II, Quito, 1941, p. 140. Je remercie Alexandra Kennedy de m'avoir signalé l'existence de ce texte de Lisboa.

13. *Op. cit.*

flanelle produite à Peguche avec une livre et demie de laine par aune, était ensuite teinte en bleu. Ni la main-d'oeuvre, ni la matière première ne posaient de problèmes. Les ouvriers étaient payés 1 réal pour une journée de douze heures, et on disposait de toute la main-d'oeuvre voulue pour la menuiserie, les forges, les rouets, les tamponnoirs, le cardage et le filage. La laine nettoyée et demi-fine était achetée 5-6 pesos le quintal, et on pouvait se procurer de la laine mérinos à 8 pesos le quintal. Comme l'huile était rare, pour travailler la laine, il fallait utiliser de la graisse de porc et de l'huile de navet (?) pour la lubrification des machines. Pour les teintures, on utilisait l'indigo et la cochenille dont les prix dans le commerce variaient de 10 à 12 pesos la livre ; les autres éléments et les herbes entrant dans la composition des teintures étaient bon marché. Les bâtiments de cette nouvelle fabrique pouvaient contenir trois fois plus d'équipements que ceux qui y avaient été installés. Jijon y Carrion termine sa lettre en faisant remarquer que la seule concurrence sérieuse était celle des cachemires et des draps d'importation qui, selon leur qualité, se vendaient de 3 à 12 pesos l'aune.

Au vu de cette description, il est clair que la production de fil avait atteint un volume qui rendait nécessaire le déplacement des unités de production. En outre, le fait que tout ce fil était destiné à la fabrique de Peguche permet d'inférer qu'on avait atteint, sur le plan technique et économique, un niveau d'intégration suffisant entre les deux usines. Les diverses tâches auxquelles était assignée la main-d'oeuvre révèlent une bonne division du travail, et le relevé des salaires la présence dans l'usine d'un personnel opérationnel à plein temps.

Dans sa lettre, Jijon y Carrion parle également de la concurrence des tissus importés. Les cachemires et les draps importés se vendaient entre 3 et 12 pesos l'aune, alors que le prix des flanelles produites par les fabriques de Jijon y Carrion était de 2 réaux l'aune ; il est donc clair que, bien qu'étant les seuls concurrents des produits Jijon, la consommation de ces produits d'importation devait être limitée à une clientèle aux revenus moyens et élevés, autrement dit à un faible pourcentage de la population de l'Equateur au milieu du siècle passé.

Vers la fin de l'année 1859, Jijon y Carrion fit un nouvel investissement de 3 000 pesos, en important des Etats-Unis des machines pour Chilllos. Peu de temps après commençait la production, sur des métiers mécaniques, de deux nouveaux produits : les cachemires et la flanelle de peau. Peguche, de son côté, continuait à fabriquer les flanelles. Nous nous trouvons donc là face à une double tentative : d'une part, la diversification de la production pour élargir le marché et, de l'autre, la spécialisation de Chilllos dans une production textile nécessitant une technologie plus avancée. Eu égard à la concurrence dont nous parlions plus haut, il est intéressant d'examiner d'un peu plus près la production de cachemires. La concurrence tenait au fait que la laine des cachemires importés était peignée, et donc de meilleure qualité que ceux de la laine locale qui n'était que cardée (encore que le prix en était assez élevé).

Dès les années 1850, Jijon y Carrion essaya à plusieurs reprises d'importer le matériel permettant de peigner la laine, mais il dut reculer devant le montant des investissements. Il se tourna alors vers la production de cachemires de laine cardée, qu'il ne mena à bien qu'après une série d'essais infructueux. Les cache-

mires qu'il finit par produire, d'une qualité inférieure à celle des cachemires importés, se vendaient à Quito au prix de 1 peso 4 réaux l'aune, alors que ceux d'importation valaient de 5 à 6 pesos l'aune. Malgré tout, en examinant les chiffres de vente de chacune des productions de Jijon y Carrion, nous constatons que ces cachemires de fabrication locale étaient très demandés et qu'ils pouvaient donc, même de manière relative, entrer en concurrence avec ceux qui arrivaient de l'étranger.

En 1866, nouvel investissement de 4 732 pesos pour la fabrique de Chillos : des chaudières pour teinture, une machine pour extraire les teintures végétales de différents bois, une machine pour étirer le poil, et une fondeuse horizontale, le tout importé de France.

C'est à la même époque que fut ouvert à Quito un magasin où se vendaient au détail tous les tissus, ainsi que d'autres produits des haciendas tels que les cassonades et les sucres de San Vicente. A partir de ce moment, l'administration et la comptabilité de la fabrique et du magasin se firent séparément, sous la direction d'une administration centrale installée à Quito et supervisée personnellement par Jijon y Carrion. Cette dernière ne s'occupait que des contrats de vente en gros au gouvernement et aux institutions. Chaque hacienda avait son propre administrateur, et la fabrique de Chillos un administrateur et un directeur technique. Une telle organisation prouve bien que l'on en était arrivé à une rationalisation de la gestion comptable et administrative de la production et de la distribution.

Dans les années cinquante et soixante, une nouvelle usine est installée à Chillos, pour diversifier et améliorer la production, développer la pénétration sur le marché, et tenter de concurrencer les tissus d'importation, ce qui amena, bien évidemment, à réorganiser les organes de gestion.

III. DES ANNÉES 1870 A LA FIN DES ANNÉES 1880

Nous l'avons vu, les années cinquante et soixante donnèrent le coup d'envoi au développement de l'industrie textile, mais c'est à partir des années soixante-dix que les fabriques de Jijon y Carrion consolidèrent leurs structures. On fit de nouveaux investissements pour l'achat de métiers mécaniques pour l'usine de Chillos, où fut progressivement concentrée toute la production textile de Jijon, à l'exception toutefois de la fabrication des flanelles qui se poursuivit à Peguche. Le maintien de cette production partielle à Peguche était justifié par l'existence d'une demande en Imbabura et par les ventes assez importantes à des négociants équatoriens ou étrangers installés à Pasto et Popayan.

En 1877, Chillos importe deux cardeuses et fileuses des Etats-Unis, puis dix métiers mécaniques dont huit pour tisser des toiles de double largeur. Il fut également question d'importer de France des machines pour peigner la laine mais, là encore, l'investissement, très élevé (20 000 pesos), dut être ajourné. Pour améliorer la qualité des tissus, et surtout celle des cachemires fabriqués à Chillos, on introduisit une série d'améliorations dans les procédés de lavage et de teinture.

La même année, la production de coton connut une crise très grave dans toute la Sierra. L'éruption du Cotopaxi et les crues qui s'ensuivirent détruisirent la fabrique de fil et de toiles de coton des Aguirre dans la vallée de Los Chillos et des Villagomez, près de Latacunga. Jijon y Carrion décida de lancer la production de ponchos avec une trame de laine et une chaîne de coton, mais il ne put concrétiser définitivement son projet en raison de la rareté du fil de coton. Il entreprit des négociations avec la veuve de Benigno Malo, dont la fabrique de coton de Cuenca était en vente, mais l'affaire n'arriva pas à se faire. Cette crise du textile de coton poussa plusieurs *hacendados* à vouloir monter des fabriques pour fabriquer la matière première, mais il fallut se résoudre à une pénurie temporaire et, au début des années quatre-vingt, on vit grimper la concurrence des importations face à une production locale faible¹⁴.

Les structures et la production de Chillos s'étant bien consolidées, en 1881, on décida d'engager trois techniciens français pour améliorer la qualité des cachemires. Cela se fit grâce à une série de comparaisons entre les équipements et de changements dans les techniques de teinture. A partir de cette date, on réussit à produire des cachemires qui se vendaient à 1,80 et 2,20 pesos l'aune pour ceux de double largeur, et à 1,10 peso l'aune pour ceux de simple largeur. La vente de ces cachemires atteignit une moyenne de 100 pesos par jour, soit environ 50 aunes.

Au début des années quatre-vingt, Jijon y Carrion avait calculé que la fabrique de Chillos pourrait rapporter un revenu annuel de 8 000 pesos, soit l'équivalent de 20 % du revenu de la totalité de son négoce. Il continua à superviser en personne toutes ses affaires jusqu'en 1885, date à laquelle son fils Manuel Jijon Larrea prit la direction de la partie administrative. Deux ans plus tard, Jijon y Carrion mourut à Quito, à l'âge de soixante treize ans.

A la fin des années quatre-vingt, la fabrique de Chillos rapportait 32 000 pesos par an, ce qui représentait 37 % des bénéfices totaux en liquide de toutes les entreprises de la famille. Les équipements étaient alors évalués à 40 000 pesos, capital fixe qui correspondait à 50 % du total des bénéfices des affaires de la famille Jijon.

IV. LE COMPLEXE INDUSTRIEL JIJON Y CARRION

Si les manufactures de laine connurent un tel essor, ce n'est pas seulement en raison des conditions favorables qu'offrait la Sierra, mais cela tient également au fait que, nous le disions dans l'introduction, elles se sont trouvées intégrées dans un complexe d'entreprises de production très diversifiées (haciendas, agro-industrie et agro-exportation).

La production agricole et l'élevage des haciendas de Jijon y Carrion, que ce soit celles dont il avait hérité de son père, celles qu'il acquit par la suite, ou celles

14. Les Aguirre reconstruisirent leur fabrique. En consulter la description en 1879 chez Edward Whimper, « Voyages à travers les Grandes Andes de l'Equateur », Londres, John Murray 1892, pp. 205-206.

dont avait hérité son épouse, Doña Rosa Larrea y Caamaño, étaient la base sur laquelle reposait tout son édifice commercial. De même qu'il essaya de techniciser la production agricole, il améliora les systèmes d'irrigation de la province d'Imbabura.

Dans les années soixante-dix, il commence l'exploitation des forêts de quinquina de son hacienda de Piñan pour en extraire l'écorce et l'exporter vers l'Europe. Il intensifia ce type d'agro-exportation dans les vingt années suivantes, en passant des contrats de location qui lui permirent d'exploiter d'autres forêts de quinquina dans la Sierra. L'exportation des écorces lui permit d'obtenir des crédits en Europe, et particulièrement en France, pour importer les machines dont il avait besoin pour monter ses fabriques textiles et faire marcher deux moulins à farine, l'un à Machachi et l'autre à Cayambe.

Lorsque les prix des écorces qu'il exportait vers l'Europe cessèrent d'être compétitifs, Jijon y Carrion importa de France du matériel pour monter une petite usine chimique et produire des sels de quinquina ; il engagea, pour superviser cette nouvelle production, un technicien français. Ce qu'il voulait, c'était remplacer les importations de cette drogue par une production locale, la commercialiser sur place et pouvoir l'exporter vers le Chili et le Pérou. Toujours dans les années soixante-dix, il proposa à une firme chilienne d'installer en Equateur une fonderie de fer, qu'il monta d'ailleurs lui-même, sur une plus petite échelle, dans son hacienda de Chilllos.

Ce bref aperçu des autres entreprises de Jijon y Carrion suffit à justifier le qualificatif d'*hacendado* non-rentier, avec une optique toute moderne dans l'intégration de ses différentes affaires et dans leur développement moyennant un ré-investissement continu de son capital. Par conséquent, dans le cas qui nous occupe, les fabriques de textiles de Jijon y Carrion, apparaissent bien comme faisant partie d'un complexe intégrant agriculture, élevage, agro-exportation, agro-industrie et remplacement des importations, mais que l'on ne peut, en aucune façon, caractériser comme une entreprise pré-capitaliste.

CONCLUSIONS

Les données que nous avons tenté de synthétiser et l'analyse préliminaire que nous en avons donnée, peuvent contribuer, ne serait-ce que partiellement, à l'étude des conditions qui permirent le passage, au siècle dernier, d'une production d'ateliers textiles à une production industrielle. La transformation fut progressive et lente. Pendant toute la période étudiée, les fabriques de Jijon coexistèrent avec les petits ateliers artisanaux et les ateliers textiles des haciendas. Signalons d'ailleurs que les entreprises Jijon continuèrent à concentrer toute l'industrie de la laine en Equateur pendant une grande partie du XIX^e siècle, et que la fabrique de Chilllos n'a cessé ses activités qu'en 1975.

La coexistence d'unités productives différentes, soulève toute une série de questions relatives à l'industrie textile au siècle passé, mais dont les réponses dépassent largement le cadre de cette étude. Il nous est toutefois possible de suggérer quelques directions de recherche et des hypothèses de travail.

En premier lieu, il ne faut pas oublier qu'à l'intérieur de la Sierra, se trouvaient réunies certaines conditions qui expliquent non seulement les différences du développement, le caractère et le type des unités productives du textile selon les régions, mais encore les articulations particulières de la production textile avec l'hacienda, la production des matières premières, la disponibilité de la main-d'oeuvre, le type de relations sociales prédominant dans la production, la présence ou l'absence d'orientations industrielles chez les *hacendados*, les commerçants et les petits producteurs.

En second lieu, il faudrait chercher à savoir dans quelle mesure l'activité textile, en tant que partie intégrante de toutes ces variables, a contribué à l'articulation partielle ou totale de la Sierra, ou encore à intensifier sa régionalisation interne. En outre, quelle que soit la conclusion à laquelle on aboutit, il est indispensable de bien cerner le rôle joué par l'industrie textile dans le contexte des relations Sierra-Côte-régions de l'Est.

En troisième lieu, la fabrication du coton, que nous n'avons fait qu'effleurer, mériterait d'être étudiée parallèlement à celle de la laine, même si elle semble avoir eu une dynamique propre. En effet, la production du coton commença à être industrialisée avant celle de la laine mais ses besoins en matière première et en débouchés firent qu'elle eut des relations plus étroites avec la côte et les régions de l'Est que les textiles de laine.

En outre, il est intéressant de noter qu'au début du XX^e siècle, les cinq fabriques de coton d'Equateur se trouvaient dans la Sierra¹⁵, ce qui indiquerait qu'il y eut d'autres *hacendados* et d'autres commerçants prêts à investir dans des entreprises industrielles modernes.

Il ne fait aucun doute que, dès la première moitié du XIX^e, l'industrie textile a joué un rôle très important dans le développement économique de la Sierra. Les lignes de recherche que nous suggérons ici montrent bien qu'il faut, tôt ou tard, mettre fin à cette vieille idée d'une Sierra « passive » face à des régions côtières économiquement « agressives » ou, en d'autres termes, d'une Sierra simplement « périphérique » par rapport à un « centre » situé sur la côte.

Je remercie tout d'abord Monsieur l'Ambassadeur Don José Manuel Jijon-Caamaño y Flores de m'avoir permis l'accès à ses archives personnelles. Sa générosité et son intérêt pour mes recherches m'ont été d'un précieux soutien. Je remercie également l'ingénieur Jacinto Jijon y Caamaño pour toutes les informations qu'il m'a fournies sur l'évolution des fabriques textiles de sa famille.

Je tiens à remercier l'Université de Colombie Britannique de m'avoir accordé une année sabbatique en 1981-1982 et de m'avoir permis de

15. Manuel Jijon Larrea dans une lettre du 6 Juin 1904 au Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis en Equateur, Sir Archibald J. Sampson, mentionne uniquement les fabriques de coton suivantes : celle de Cuenca, appartenant au Gouvernement ; celle d'Ambato, de Barona et Bucheli ; la Victoria de la Señora Palacios ; celle de San Juan de S. Ordonez et celle de San Pedro du Señor Perez.

consacrer les étés 1981-1982 à mes travaux de recherche en Equateur. Je remercie de leur intérêt son ex-directeur, le Licenciado Gonzalo Abad, son directeur actuel, le Licenciado Jaime Duran Barba et le Dr. Enrique Ayala avec qui j'ai pu discuter de mes projets. Je suis reconnaissant au Directeur de l'Institut Français des Etudes Andines de Lima, le Dr Yves Saint-Geours, et le Dr Juan Manguashca du Département d'Histoire de l'Université de York (Ontario) de leurs commentaires éclairés sur le thème de cet article et sur certains aspects de la période étudiée. Enfin, je dois à mon épouse Blanca Muratorio, parmi bien d'autres choses, un soutien qui ne s'est pas démenti et des avis précieux.